

"CLINIQUE DE LA PRISE DE RISQUE."

**Dr Nadine Vandebroeck
Citadelle - Tournai**

La question qui nous réunit aujourd'hui est paradoxale à bien des égards. Comment parler de prévention des risques dans une population cible, comme on dit, (appréciations au passage les consonances militaires), qui justement, par sa consommation de drogue, court des risques énormes dans l'immédiat de la consommation? Comment parler de politique de prévention, (appréciations au passage le côté communautaire de l'expression), là où nous n'avons que des relations individuelles, et avec une proportion très restreinte de ces populations?

Partons donc de la clinique. La plupart des patients héroïnomanes qui consultent consomment par voie intraveineuse, et parmi eux, quasi tous ont pris des risques au niveau des seringues, avec plus ou moins de conséquences fâcheuses selon les variations épidémiologiques géographiques. Ainsi, presque tous sont porteurs de l'hépatite C; le Sida reste rare mais on peut craindre que si rien ne change le virus pourrait se disséminer très rapidement parmi les toxicomanes de nos régions.

Dans le cours d'un entretien avec un patient toxicomane, il arrive qu'il aborde la question de son comportement à risque sur le mode de l'énigme ("je ne comprends pas pourquoi je fais ça, alors que je suis au courant des risques").

Notons qu'on prend donc la question là où elle pose énigme pour le sujet, là où le discours culturel a déjà fait passer les messages de prévention, ce qui est bien sûr un volet indispensable de la prévention. Donc, la question de l'énigme du risque. Je vous propose de l'éclairer par des rêves de toxicomanes en cure, rêves où apparaît l'objet drogue, dans un contexte de prise de risque. Ce qui apparaît énigmatique au sujet, ce qui lui échappe, et ce qu'il accepte de mettre au travail dans une cure, à savoir l'ordre de l'inconscient, a en effet quelque chance d'apparaître dans le rêve, dont Freud disait qu'il est la voie royale de l'inconscient.

"J'étais avec des copains, dans une pièce, on était assis en rond, et au milieu de nous il y avait une coupe, comme du cristal, remplie d'un liquide comme phosphorescent" Ass : c'est avec des copains que j'ai commencé à boire, puis on s'est shootés, maintenant que je ne prends plus rien je me sens seul, on me dit que je dois les éviter, c'est facile à dire, je m'emmerde/.../c'est vrai que toutes ces maladies je n'y ai jamais pensé quand j'étais avec eux, je leur faisais confiance, j'avais l'impression de bien les connaître.

Voici amené l'élément bien connu de l'affiliation à une bande, de la prise de risque en commun, dans une atmosphère qui est proche du rite ou de l'expérience mystique. Les serments d'amitié des indiens impliquaient le mélange des deux sang...La communion dans la circulation d'un produit, la consommation ensemble fait partie intime des cérémoniaux religieux....comment s'étonner donc que les choses circulent...du point de vue de la dissémination des virus, il vaudrait sans doute mieux qu'il n'y ait que le joint qui fasse le tour des protagonistes...

"J'étais avec X., il s'est fait un shoot, puis il m'en a préparé un mais je ne trouvais pas de veine, je m'acharnais et je n'y arrivais pas, pour finir je me suis réveillée, c'était affreux. Ass : c'est

toujours avec un mec que j'ai consommé, chaque fois au bout de quelques temps on ne baisait même plus"

Ici apparaît la question du couple et de ses relations amoureuses. Pour cette fille, passer du verbe aider au verbe aimer avait nécessité qu'elle partage l'expérience de l'autre, qu'elle s'y identifie : moi aussi, comme toi, je suis toxicomane. La question de la confiance en l'autre est relevée également : je ne savais pas qu'il était porteur de l'hépatite, j'ai pensé qu'il m'aimait et qu'il savait ce qu'il faisait.

Pour le thérapeute, quand c'est le garçon qui est en traitement et par qui on apprend que la nouvelle copine développe une hépatite suite à une rechute survenue en cours de traitement, il est difficile de ne pas être agressif ou simplement découragé. Et pourtant, ce n'est qu'en travaillant ces questions fondamentales : jusqu'où va-t-on avec l'autre en amour que l'on peut faire avancer un peu la question de la prévention.

"J'étais à vélo, près de la maison de ma grand-mère. Tout-à-coup, juste avant le passage à niveau, un autre vélo me double : il est conduit par une sorte de momie, une silhouette recouverte de bandages. Quand ça passe à ma hauteur je me rends compte que l'enveloppe est vide, c'est terrifiant. Puis le vélo dépasse la limite et je me réveille angoissée, en sueur". Ass : Ma grand-mère, c'est la seule avec qui j'ai pu obéir à une limite. Je pouvais faire du vélo jusqu'au passage à niveau, jamais au-delà, je ne lui ai jamais désobéi. Peu de temps avant ce rêve, j'ai vendu mon vélo à un copain et il est mort d'overdose. Je le connaissais bien, je l'avais vu encore quelques jours avant et en le voyant déprimé je lui avais dit : ne te flingue pas, attends, un jour on va organiser un suicide collectif. En fait moi j'avais déjà décidé de demander un traitement à la méthadone : de toutes façons moi je ne trouvais plus aucune veine piquable, elles étaient toutes bouchées. Mes parents, eux, ont commencé par tout m'interdire. La seule chose qui faisait s'intéresser mon père à moi c'était mes bons bulletins, mais il n'était pas souvent là, il était voyageur de commerce, et ma mère me disait le midi : si tu ne finis pas ton assiette, tu n'iras pas à l'école, alors dans la panique j'ai commencé à tricher : j'allais la bouche pleine aux toilettes et je crachais, ou je planquais la bouffe dans des serviettes de table que j'allais balancer au terrain vague, je ramenaient de la nourriture planquée dans mon cartable pour m'en débarrasser à l'école. Quand ma soeur a fugué je l'ai imitée et au retour c'était fini, mes parents ont tout accepté : je fumais à 15 ans, à 17 ans j'étais sous morphine quand j'ai passé mon bac.

Pour cette patiente qui a frôlé la mort à plusieurs reprises, d'overdose, d'alcoolisme, d'épisodes d'anorexie mentale, on entend à quel point la prise de risque est liée au défi à l'autre, à une manière d'interroger le lien à l'autre.

Certains auteurs comme Marc Valleur pointent cette question du côté de l'ordalie, le jugement de Dieu.

"La prise de risque, les épreuves de l'adolescence viennent rappeler l'ordalie primitive et universelle de la naissance/.../prouver sa capacité à survivre, dépasser la dépendance absolue à la mère ou aux parents est à la puberté l'épreuve qui attend tous les jeunes, et ils la traverseront avec plus ou moins de souffrance, en fonction des avatars de l'ordalie originelle. Chez certains, la difficulté de ce passage va se traduire par la répétition d'épreuves ordaliques, tentatives réitérées de rencontrer l'Autre, de se fondre à lui, de le maîtriser ou d'en être l' élu".

Vouloir enfin enraciner sa vie dans le désir d'un Autre, sommer Dieu de se manifester : si la vie a un sens, que ce Sens se manifeste et fasse un miracle! Ainsi ce jeune mort d'overdose, à genoux, la corde autour du cou, comme s'il espérait, envers et contre tout, que l'Autre, le destin, le hasard, le voisin, se manifeste...

Si la prise de risque est à ce point liée à la structure du sujet, où à certaines périodes de la vie ou de la relation amoureuse, que peut-on espérer d'une cure? j'avance l'hypothèse qu'il s'agirait de soutenir le passage d'une prise de risque dans le réel à une prise de risque dans le symbolique. Ou, pour illustrer ceci, soutenir une reconversion d'un métier de cascadeur à un métier de comédien de la ligue d'improvisation. L'espace de la rencontre thérapeutique, peut faire cesser le chaos de la galère, les risques permanents de mourir d'overdose ou de Sida, de tomber en manque, de voler en taule, pour créer un lieu protégé où émerge une parole.

Plus que de "réduire les risques", j'aimerais soutenir que notre rôle doit être de les faire changer de registre. (ainsi ce patient toxicomane, qui est passé par une phase d'accrochage aux jeux de hasard avant de se reconvertir à une animation de radio libre).

Car commençons par reconnaître qu'une société sans risque est invivable, qu'elle ne peut plus engendrer que le suicide. Notre société, de plus en plus contrôlée, régie par les Compagnies d'assurances, où les banques ne prêtent qu'aux riches, où les clubs sportifs et les universités sélectionnent ceux dont on est sûr à l'avance qu'ils vaudront l'investissement, où on se rencontre sur Minitel pour sélectionner la couleur des cheveux et le QI du conjoint recherché, où les foetus sont l'objet de la médecine prédictive, notre société n'est sans doute pas pour rien dans le type de comportement rebelle qu'elle engendre.

Et une telle société, quand elle commence à vouloir gérer des risques, commence souvent par générer des effets pervers (je pense à l'expérience du parc Spitz, et aux slogans de prévention du genre : fumez l'héroïne, ça a le même effet que de l'injecter...qui ont eu pour conséquence unique de faire passer à l'héroïne les fumeurs de haschisch)

Après tout, cette notion de passage du risque dans le réel, au risque pris dans le symbolique, est-ce que nous ne pouvons pas tous admettre que nous l'avons vécu, dans nos premières passions amoureuses, quand nous remettons au hasard, aux probabilités, le choix de poursuivre ou de reprendre une liaison?(s'il est à cette soirée, ou s'il me téléphone, ou s'il passe par là...comme dans ce film où un homme ayant signifié la rupture d'une liaison continuait durant plusieurs jours à revenir au lieu et à l'heure habituels des rendez-vous. Et le jour où il renonce, évidemment, la jeune femme y revient...le spectateur se dit : ah!le hasard, le destin,hein, dans les questions amoureuses...) Accepter de prendre des risques dans le symbolique, c'est finalement le travail d'une vie entière. Citons pour finir Brel, dans sa chanson Les vieux amants :

"on se méfie du fil de l'eau
on laisse moins faire le hasard
mais c'est toujours la tendre guerre."